

Dictionnaire du mensonge

PIO ROSSI

Dictionnaire du mensonge

Edition établie par
SALVATORE S. NIGRO
Traduit de l'italien par
MURIEL GALLOT

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

TITRE ORIGINAL :

Un vocabolario per la menzogna

Le Dictionnaire du mensonge est extrait de l'œuvre principale de Pio Rossi, *Le Banquet moral (Convito morale per gli etici, economici e politici)*, publié en deux volumes en 1639 et 1657. Les articles qui constituent ce dictionnaire ont été choisis par Salvatore S. Nigro.

© Editions Le passeur-Cecofop, 1993.

© Editions Allia, Paris, 1996, 1998, 2008.

ACCUSER. Si l'autorité de celui qui accuse pouvait rendre brusquement l'innocence suspecte, vaines seraient les espérances et misérable la condition des hommes. Malheureux le monde, si les grands pouvaient authentifier leurs calomnies sous le seul prétexte de les avoir proférées. Il n'y aurait nulle bonté qui ne fût mise dans l'ombre et présentée comme coupable au tribunal de la mort.

Pour accuser autrui, encore faut-il être pur et innocent. Aucune raison ne permet à l'un d'exiger des comptes de la vie de l'autre s'il ne peut en rendre de la sienne propre. Qui a dévié de la rectitude de la conscience n'est pas habile à convertir autrui. Le peu de fondement de l'accusation tire argument du peu de mérite de la personne qui accuse.

Accuser autrui, quand il est malheureux, est chose d'homme fruste et ignorant. Accuser soi-même est chose de qui commence à devenir sage. N'accuser ni autrui, ni soi-même, est chose d'homme sage et parfait.

ADULER, ADULATION. N'est pas adulateur celui qui dit la vérité, tout comme ce n'est pas aduler le soleil que de déclarer que le soleil resplendit ou réchauffe.

C'est chose naturelle aux hommes que de désirer la louange : s'ils ne peuvent obtenir la véritable, ils tirent jouissance de la fausse.

L'apparence flatteuse de celui qui adule est le charme le plus puissant que la fraude prenne pour nous en rendre fous. L'adulation est ce monstre doux qui ne complot que de retirer au monde la vérité.

L'adulation, quoiqu'elle soit une peste atroce, n'offense pourtant que ceux qui la reçoivent et s'en délectent. Elle est en elle-même la parure de tous les vices.

Meilleur est l'homme et moins il a besoin d'adulation.

L'adulation est devenue un mal qui est doux, un vice civil. On masque l'intérieur avec l'extérieur. On voile le cœur avec le visage. On ternit l'aspect et le miroir de la vérité par le souffle d'une parole. Ainsi l'homme, que David le sacré avait figuré par l'allégorie de la cithare, ne tire son que de cordes fausses : il fait résonner une voix sans cœur ou qui trahit le cœur même. Instrumentiste de cette tromperie est le fausset de l'intérêt qui joue

le rôle de grand maître de chapelle dans le concert de l'univers.

La véritable *lapis philosophorum*¹, que durant tant de siècles l'avarice humaine n'a pas su fabriquer, c'est finalement l'adulation qui l'a fabriquée et elle en a largement pourvu tous les états des hommes. Grâce à elle, au contact du plomb et de l'étain des vices, elle produit d'étranges métamorphoses : leur donnant la couleur dorée de la vertu ; et les faisant objets de louanges et d'hommage.

L'adulation, dit saint Jérôme, a le gain pour objet. Afin d'y parvenir, l'adulateur, par d'harmonieuses paroles, affole l'imprudent de manière à le priver de sa vie et de son bien. Mercure lui-même, pour dérober la vache confiée à Argus, s'étant approché de lui, se mit à pincer son instrument avec une telle suavité que, bien que ce dernier eût cent yeux, il les ferma tous ensemble, saisi d'un profond sommeil. Une fois qu'il l'eut endormi (car du sommeil à la mort, le passage est court), il le priva et de sa vache et de sa vie.

1. Pierre philosophale. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

ADULATEUR. Mieux vaut rencontrer les corbeaux que les adulateurs : les uns mangent la chair des morts, les autres celle des vivants.

Les grands tiennent volontiers près de leurs oreilles des âmes complaisantes qui ont des paroles pour toutes les occasions ; et ils savent faire des masques pour tous les visages et des chaussures pour tous les pieds.

Le ver ne quitte pas le grain tant qu'à l'intérieur il y trouve quelque substance dont se repaître.

Le cynocéphale ¹ a pour habitude de changer de pelage, si ce n'est de sentiments, avec les changements de lune. L'excellence des adulateurs rusés consiste à savoir avec leur chant et leur voix se conformer à nos appétits : à savoir bien, dis-je, jouer et trouver cette harmonie qui correspond à la morsure de notre tarentule ².

AFFECTATIONS. L'affectation a toujours été blâmable dans toutes les actions morales et

1. "A tête de chien", autre nom du babouin.

2. Ainsi qu'on le sait, le tarentulisme, agitation rythmée de malades piqués par la tarentule, et la danse tarentelle ont une même origine.

politiques, davantage encore dans les usages et dans les comportements. L'affectation ôte toujours la vraisemblance.

Les affectations sont le lot de ceux qui ne savent pas déclarer leur amitié, si ce n'est en se montrant flatteurs. L'amitié se doit d'être cultivée avec des démonstrations d'amitié virile.

Les visites à contretemps, les compliments inopportuns, les expressions d'affection qui tiennent du singulier, les traits de considération exquis : toutes choses qui sont des témoignages de vénalité. L'amitié aime le cœur, non la langue. Ce ne sont pas les vanités courtoises qui attestent l'amour, mais les œuvres qui appartiennent aux choses de substance. Qui est vraiment né libre, fuyant autant qu'il le peut la servilité de l'adulation, ne s'écarte plus d'un pouce du cœur d'une noble et honorable amitié.

AMIS DE FORTUNE ¹. Les amis de fortune courent là où elle est. Ils haïssent qui la possède parce qu'ils voudraient la posséder.

Les amis de fortune se laissent pousser par le souffle des vents et des aventures. C'est bien

1. *Fortuna* en italien a aussi le sens de tempête.

de fortune qu'il s'agit car ils en sont à tout jamais les disciples ; et ils sont en leur cœur semblables à la fortune : instables, titubants. Si tu es pauvre en richesse, tu seras pauvre en disciples. Si tu es riche et puissant, tu verras ta puissance respectée et courtisée. On mire et admire les splendeurs mais les ombres se fuient ; tout ombres qu'elles soient, on les terrasse et les enterre.

Les amis sont comptés au nombre des biens de fortune. Mais s'enfuient les amis quand de nous s'enfuient les biens (de fortune). A l'orient de la misère naît le couchant de l'amitié. Nous n'aimons pas les amis, mais les fortunes. Il te faut bien rendre amicale, c'est-à-dire fortunée, la fortune, pour rendre amicaux les amis. Si manque l'une, manquent les autres. L'amitié, tel l'héliotrope, suit toujours les rayons du soleil. Avec le soleil l'amitié disparaît, à la suite de la destinée. D'où Ovide : "Quand les temps seront nuageux, tu seras seul."

AMITIÉ FEINTE. Qui contracte amitié, captive par l'intérêt, annule le contrat quand l'intérêt a disparu. Une fois ôtée la cause de l'amitié, il ne reste rien pour l'entretenir. Ce n'est plus amitié : c'est commerce. On aime

de cette façon les prés, les champs, les troupeaux – parce qu'ils produisent du fruit. L'amour entre les hommes est sans récompense et gratuit. L'amour n'a d'autre source que lui-même.

Cette amitié qui ne réjouit point et ne correspond à aucune disposition naturelle, il vaut mieux la laisser mourir dès l'origine que de la tuer brutalement. Il n'est guère avantageux, pour avoir renoncé à un ami, de rencontrer un ennemi. C'est une erreur trop grande que de combattre ceux qui ont été les familiers de notre vie.

Les amitiés feintes finissent avec la mort, mais les vraies durent toujours.

L'opinion de ceux qui nous exhortent à aimer nos amis comme des mortels susceptibles de devenir nos ennemis, se révèle d'elle-même extraordinairement suspecte de fausseté : en effet, comment appeler amour vrai ce qui n'est pas perpétuel ? Elle est déjà finie cette amitié que tourmente la pensée de la perdre. Comment peut-on donner à quelqu'un et pour toujours un cœur que l'on pense mort sous peu ? S'attacher à une chose que l'on risque de perdre facilement, c'est imprudence et folie. On ne peut aimer ce qui ne va pas tarder à appartenir à autrui. Donc, s'il est vrai que nous ne perdons

pas les amis qui meurent, car ils nous précèdent pour attendre notre arrivée, n'est-ce pas une raison pour les aimer et nous plaindre de leur éloignement quand il dure aussi longtemps que notre vie ?

Le nom de l'amitié fut toujours très doux, et l'homme est né pour jouir de cette douceur ; mais il l'a corrompue. Et le corrupteur de ce miel fut le poison de l'intérêt.

L'amitié, que Cicéron comparait déjà au soleil, est aujourd'hui un soleil couvert de nuages ou de taches ; sanglant ou éclipsé : l'intérêt, qui s'attache toujours aux choses terrestres, est cette terre qui l'éclipse.

Chacun est ami de soi-même, et non de l'ami. C'est une trouvaille sophistique que de dire que l'ami est un autre nous-même. Il n'est pas possible de trouver une âme qui soit hébergée par deux corps, car chacun vit seul : c'est-à-dire seul à lui-même. Aucun ami ne peut regarder à la place de son ami, car l'intérêt ternit et dérobe pareillement tout regard. Et il n'est d'autre regard que celui de l'intérêt.

Mais si l'homme a été créé par Dieu pour vivre en compagnie, comment pourra-t-il être accompagné s'il ne trouve pas un bon compagnon ? Qui donc l'aimera, si l'homme n'aime pas l'homme ? Quant à moi, je sais répondre

seulement que l'homme va détruisant l'humanité, c'est-à-dire lui-même.

Les amitiés commencent mais elles ne se maintiennent pas : car ne se maintiennent pas les choses grâce auxquelles elles se maintiennent. L'indiscrétion, l'impatience, les prétentions, l'orgueil, l'inconstance, l'intérêt se liguent pour séparer l'union des cœurs.

Pour conclure, l'amour de soi-même détruit amour et amitié. L'intime méchanceté de la nature, pour être intime, détruit toute intimité. Elle a disparu depuis longtemps la lignée des Damon et des Pythias, des Thésée et des Pirithoüs ; des Patrocle et des Achille ; des Euryale et des Nisus ; des Pylade et des Oreste ; quoique j'imagine que des amitiés de cette sorte soient des fables, plus que des amitiés ¹.

1. Damon et Pythias étaient deux pythagoriciens connus pour l'amitié qui les unissait. Pythias, emprisonné et condamné à mort par Denys le Tyran à Syracuse, se fit remplacer par son ami Damon, pour aller régler ses affaires. Comme il tardait, Damon s'offrit de mourir à sa place. Au retour de Pythias, Denys, ému, les gracia tous les deux. Thésée et Pirithoüs furent deux amis légendaires. Pirithoüs, roi des Lapithes, ayant provoqué le héros athénien, fut ensuite pris d'admiration pour son adversaire et se déclara son esclave.